

LE PORTEMENT DE LA CROIX

Bruno Lafourcade

*Le Portement
de la Croix*

Roman

brumerge

ISBN : 978-2-917745-30-4
Dépôt légal : mars 2011

Édition originale: 978-2-356079-13-8

bruno.lafourcade@cie-formation.org

© 20100 Bruno Lafourcade

Les Éditions Brumerge
<http://les-editions-brumerge.wifeo.com>

À la mémoire de l'abbé Jean Amesland
(1928-2007)

« L'heure vient où sur les ruines de ce qui reste encore de l'ancien ordre chrétien, le nouvel ordre va naître qui sera réellement l'ordre du monde, l'ordre du Prince de ce Monde, du prince dont le royaume est de ce Monde. Alors, sous la dure loi de la nécessité plus forte que toute illusion, l'orgueil de l'homme d'Eglise, entretenu si longtemps par de simples conventions survivant aux croyances, aura perdu jusqu'à son objet. »

Georges Bernanos, *Monsieur Ouine*

Prologue

(Début de la lettre de l'abbé Lapeyre à l'abbé Decour)

Bordenave,

le lundi vingt-quatre octobre 2006,

M. l'abbé et cher ami,

Vous m'avez plusieurs fois prié de revenir par écrit sur la tragédie du vingt-trois mars, qui eut pour théâtre le village de Saint-Marsan, et dont je fus un des acteurs. Six ans plus tard, je réponds enfin à votre attente.

Si tant d'années me furent nécessaires, ce ne fut pas que je doutai du bien à tirer de la relation de ces événements ; c'est que les obstacles où je me heurtais me parurent longtemps insurmontables.

L'écheveau s'avéra d'abord très difficile à débrouiller : je n'avais en main qu'un des fils, sur lequel je tirais, qui résistait à ma pression ; pour dénouer l'ensemble, il me fallait les autres, que Christian Peyrehorade et Jean Darrigade avaient sans le savoir tenus.

Je ne recueillis pas facilement leurs aveux : le premier vit à l'étranger (il est chargé de cours à l'Université Laval de

Québec) et vous n'ignorez pas le mal qui a frappé le second ; surtout, les deux répugnaient à revenir sur ce qui les a marqués, l'un et l'autre, si durablement. J'ai finalement obtenu de Peyrehorade, revenu à Saint-Marsan pour enterrer sa mère, une confession que je n'attendais plus ; elle entraîna quelque temps plus tard celle de Darrigade.

Il me fallut encore les rédiger, ce qui ne fut certes pas, de toutes les difficultés rencontrées, la moindre. Entre leurs deux témoignages, j'ai intercalé les miens : ils ont fini par former quatre épisodes, autonomes et parallèles, où le drame du vingt-trois mars apparaît en creux – comme il nous est apparu alors. J'ai chaque fois utilisé la première personne, parce que j'ai voulu que les récits parussent tels qu'ils m'avaient été livrés. (Christian, Jean et moi avons des tempéraments fort différents, avec des trajectoires qui ne le sont pas moins ; j'ai essayé de rendre compte des premiers, et des secondes, le plus honnêtement possible. Nous avons également un sens de la narration, comme de la digression, qui diverge ; et j'ai essayé de le faire sentir.)

J'ai construit le deuxième et le quatrième récit (où vous ne serez pas surpris d'apparaître vous-même) à partir de mes notes et de mes souvenirs. – Il va de soi, puisque c'est à notre évêque Mgr Montbrison que je dois livrer, tardivement, cette relation écrite, où je ne cache rien, de mes emportements, de mes doutes, de mon manque de charité, que je supprimerai les pages où vous jugerez que mon amitié vous engage.

Première partie

Stabat Mater

(La Dormition de la Vierge)

Stabat mater dolorosa

Sa mère se tenait debout pleine de douleur.

Missel romain

I

Je suis au chevet de ma mère. Sa Bible est sur la table de nuit. Elle a refusé l'hôpital et repose dans son lit. Ses mains noueuses sont posées à plat sur les couvertures ; elle porte sa chemise de nuit à fleurs ; ses cheveux sont d'un blanc de neige ; son visage cuivré est usé et serein. Elle est installée face au mur qui la tourmenta sa vie durant, où elle entendait des coups portés qui l'avaient convaincue que la maison était possédée – de sorte qu'elle-même, autant que sa demeure, par ses propres peurs fut bel et bien hantée.

La seule évocation du *Petit Albert* et du *Grand Albert*, deux classiques de la littérature démoniaque – au vrai, simples recettes de cuisine satanique –, suffisait à la jeter dans l'épouvante. Comme un reportage télévisé montrait, un jour, des pages de ces deux livres, elle ferma aussitôt le téléviseur et se signa. Quelque temps plus tard, je lui apprenais que je les avais vus en vitrine dans une librairie. J'espérais naïvement que la seule nouvelle de leur publication, sous la couverture, profane

et cartonnée, d'une édition courante, et non sous celle, épaisse et encuirée, des missels sabbatiques que l'on connaît dans les campagnes, les délivrerait dans son esprit de leur puissance infernale. Au lieu que la nouvelle achève de la rassurer, elle doubla encore sa frayeur. Elle me fit promettre de ne jamais les lire, non plus que de les feuilleter, et je compris qu'il m'était même défendu d'en parler : « Le monde dans son entier est sous l'emprise du Malin ».

Notre maison elle-même était *habitée*. Le jour, la charpente craquait dans un bruit de noix cassées et de cageots fendus. La nuit, le vent comme un hibou frôlait les volets, passait sur le toit, s'engouffrait par la cheminée. Ma mère trouvait des croix tracées à l'envers sur les portes et voyait des sorts jetés sur chaque poule qui refusait de pondre. Surtout, on portait des coups contre le mur de sa chambre.

Chargé de desservir notre petite paroisse de Saint-Marsan, et la longue théorie de communes circonvoisines, l'abbé Plenel – qui précéda dans ce ministère l'actuel abbé Lapeyre –, comme il avait déjà répugné à bénir notre toit quelques années plus tôt, une tradition pourtant dans le monde rural pour les maisons neuves ou nouvellement habitées, refusa obstinément de l'exorciser. « Chez moi aussi j'entends des bruits, dit-il, ma maison est construite sur une source. La vôtre aussi. Ça pullule dans la région. C'est ça qui fait craquer le bois. »

Ma mère le détesta cordialement, lui et ces pareils « qui se sont mis à s'habiller comme des chanteurs pour jouer de la guitare dans les églises », tous ces prêtres modernes « qui confessent à peine et ne croient plus au diable » – où il fallait entendre qu'ils ne croyaient pas plus au Dieu qu'ils servaient –, « à peine s'ils ont la croix sur leur veste. » – Toutes récriminations avec quoi j'étais profondément accordé.

On lui recommanda un homme d'une cinquantaine d'années qui avait déjà désenvoûté plusieurs fermes des environs. À peine dans l'entrée, il soupira : « Je vois... » Il marcha direc-

tement jusqu'à la chambre de ma mère – de toutes, la pièce la plus redoutée : plus qu'ailleurs, on y entendait craquer le bois, secouer les volets et frapper les murs.

Il posa sa main sur le papier peint.

« Là. »

Il y eut aussitôt un bruit sourd contre la paroi, lointain écho d'une porte violemment refermée.

Revenu dans la cuisine, il s'assit et garda le silence. Pendant de longues secondes, il regarda fixement la table, passant un ongle sous une rayure de la toile cirée, jouant à écraser une minuscule croûte de pain entre ses doigts.

« Alors ? finit par demander ma mère.

– Il est fort... »

Elle hocha la tête ; il avala une gorgée de café.

« Et les oreillers ?

– Non, y a rien. »

Il roula entre ses mains épaisses un large mouchoir à carreaux violets et épongea son front.

« Je reviendrai après-demain avec tout ce qu'il faut. »

Je me tenais appuyé contre le manteau de la cheminée. Un geste, une attitude, une moue durent m'échapper qui avaient marqué mon doute. Sans me regarder, l'exorciste pointa un doigt sur moi et, se tournant vers ma mère : « Ça fait des études, ça devient des esprits forts et ça ne croit plus en rien... »

Il resta silencieux quelques instants.

« Qui c'est ? » demanda ma mère, et je sus plus tard la question de pure forme : son siège était fait, elle connaissait le malintentionné.

Il haussa les épaules :

« Ah ça... Ça peut être tout le monde et n'importe qui... Et souvent plus proche qu'on croit. Voisins, cousins... La jalousie, hein... »

On l'avait récemment appelé dans une ferme où il avait désensorcelé les granges, les étables, les hangars (« Dieu Tout-Puissant et éternel qui avez accordé à vos serviteurs cette grâce que tout ce qu'ils feraient en Votre nom, dignement et sainement, soit fait comme par Vous-même, nous implorons Votre clémence afin qu'à notre entrée, et par les mérites des saints, les démons prennent la fuite et laissent la place à l'ange de la paix »). Quelques heures plus tard, les malignités reprenaient. Il offrit alors de débarrasser du charme les aliments et les vêtements (« Par cette eau bénite que tout esprit immonde et toute possession de Satan soient éloignés de toi »), mais ce fut très vite le même rituel d'objets brisés, de bruits suspects, d'animaux malades. Il revint une troisième fois, et proposa d'exorciser chaque membre de la famille : il traça des croix sur les fronts, les cœurs et les bouches, appliqua des huiles saintes sur les coudes, les genoux et les pieds ; enfin il lut des litanies (« Fuyez au nom du Dieu Tout-Puissant, qu'il vous frappe, vous tous maudits, qui marchez dans le conseil des impies, qui demeurez dans la voie des pécheurs et êtes assis sur un siège de pestilence ») qu'il demanda à chacun de reprendre à sa suite. Vint le tour du père de famille qui jeta d'abord sur l'exorciste un œil torve avant que sa face ne vire au rouge vif dès qu'il commença à réciter les prières.

« C'était lui, il tremblait de la tête aux pieds », conclut l'exorciste.

« J'ai fait longtemps le *perraquet*¹, ajouta-t-il, alors j'en ai vu... »

1 Désigne, en gascon, le maquignon qui passe dans les fermes pour racheter les plumes des oies et des canards, lesquelles garnissent plus tard oreillers et traversins.

« On verra s'il réussit ou non », me dit ma mère quand il fut parti.

Cependant, on circonscrit rarement sa superstition au seul démonisme, et ma mère possédait le principal des saints guérisseurs et des sources miraculeuses de la région ; un guide lui fournissait la liste des fontaines aux dévotions, un calendrier des fêtes et des pèlerinages, ainsi que les vertus propres à chaque saint : Eutrope guérit du rachitisme et de l'érysipèle, Girons du défaut de lait maternel, Martin de Cla des « retards enfantins » ; Blaise soigne la gorge, Madeleine les intestins ; Médard et Ruffine le cœur et les croûtes ; Notre-Dame des Sept Douleurs délivre les sportifs de leurs crampes.

Si, après Vatican II, l'Église catholique, apostolique et romaine, s'était fait fort de déraciner le paganisme archaïque de la foi populaire, les prohibitions qu'elle édictait déconfortaient ma mère. Il lui paraissait notamment contre-nature que les prêtres voulussent désormais empêcher incubations² ou circumambulations³. Accoutumée de traîner ses jambes lourdes, épaisses comme des poteaux, aux trois fontaines d'Escource, pour y faire rituellement ses dévotions à sainte Luce (yeux), saint Co (cœur), et surtout saint Antoine de la Traverse (ulcères variqueux) – puisqu'elle souffrait de varices qui l'obligeaient à s'allonger une heure tous les après-midi –, de remplir d'eau miraculeuse force récipients, de suspendre en ex-voto, avant de quitter la source sainte, une paire de collants ou de chaussures, elle trouvait messéant d'apprendre qu'elle se rendait désormais coupable de fétichisme idolâtre.

« Si ça fait rien, pourquoi ça ferait du mal », demandait-elle en haussant les épaules. Je veux croire qu'elle sentait confusément que le sacré est d'abord, et même surtout, et peut-être seulement, une question de rites ; que la religion crève dès que l'ont quittée les signes, les gestes, les symboles. Dès lors,

2 Dormir près d'un lieu sacré et en espérer une guérison.

3 Faire le tour d'un lieu sacré pour recueillir son pouvoir.

en son particulier, elle faisait moins volontiers crédit à l'abbé Plenel de Saint-Marsan qu'à la *recommandaire*⁴ d'Escource. Les nouveautés de Jean XXIII l'avaient moins remuée que les nouements⁵ d'aiguillette.

J'avais quitté Saint-Marsan depuis que j'avais entrepris des études supérieures. J'occupais une chambre dans la Cité universitaire de Talence, près de Bordeaux. Ma mère, qui ne m'interrogeait jamais sur le contenu de mes études (« Je suis trop ignorante »), ne méjugait d'ailleurs pas la science qui lui fournissait l'occasion de joies simples et naïves. Lorsque la télévision avait rediffusé les images de Neil Armstrong et de la mission Apollo 11 (pour les trente ans de la conquête de la Lune), j'avais souri de la voir, interdite, observer les combinaisons blanches et les casques ronds des cosmonautes, leurs lourds et lents déplacements entre les cratères, leurs bonds au ralenti parmi le silence lunaire. Comme elle aimait aussi les reportages télévisés sur la flore et la faune, elle comparait volontiers la démarche des astronautes au déplacement des hippopotames nageant au fond des fleuves.

J'apprenais l'histoire des religions à l'Institut Catholique de Bordeaux, la première grande ville où je vivais. J'avais effectué mes études secondaires à Saint-Marsan, dans un établissement tenu par les Oratoriens, le Collège de la Croix-Juguet. Si je ne discutais pas de mes études avec ma mère, je ne lui parlais pas davantage de Judith, rencontrée sur les bancs de la faculté, et à qui je venais d'ailleurs d'annoncer la fin de notre liaison. Ce fut quelques jours avant l'affaire de l'exorciste. Rien de précis ne justifiait ma décision, n'ayant d'ailleurs rien à reprocher à cette jeune fille. Nous étions, je crois, aussi irréprochables l'un que l'autre. J'avais jugé que notre amour finis-

4 Initiée qui indique l'emplacement des lieux sacrés, les rites que l'on doit y accomplir et les bienfaits que l'on peut en espérer.

5 Maléfice connu pour être cause d'impuissance.

sait et qu'il ne pouvait que périlcliter. Judith m'écoula en silence, et accepta cette issue à notre relation. Nous resterions amis, selon la pénible expression consacrée. Si elle en conçut du dépit – et rien ne m'autorise à penser que ce ne fut pas le cas –, je n'essuyai aucun reproche de sa part. Quelque arbitraire que lui parût ma décision – et je mesure seulement à présent à quel point elle dut lui sembler telle –, elle ne manifesta ni animosité ni amertume. Sa tristesse resta lointaine et digne.

La période des examens approchait. Mes révisions se limiteraient aux épreuves dites du « contrôle continu » (exégèse biblique, droit canon, sanskrit, philosophie, art religieux), puisque j'avais achevé deux des trois mémoires que nous devons, en deux ans, rédiger et soutenir ; nous avons pour contrainte de faire porter l'un sur l'Ancien Testament, l'autre sur le Nouveau, tandis que le sujet du dernier était laissé à notre initiative. Pour les deux premiers, que je venais donc de finir, j'avais choisi la symbolique de la montagne et du feu dans le Pentateuque ; et une variation sur la fameuse question, restée sans réponse, de Pilate à Jésus : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Pilate lui dit : *Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ?* – Jean, 18, 37-38)

Je tenais, pour le troisième mémoire, que je ne devrais soutenir que l'année suivante, un sujet captivant, et sur lequel j'avais pris force notes : les « cagots », ces lépreux du Sud-Ouest dont il subsistait des traces à Saint-Marsan même. Le sens de « faux dévots » est venu bien plus tard ; ce fut d'ailleurs le premier obstacle où je me heurtais : on ignorait à quel moment le mot avait cessé de désigner les ladres pour définir les tartufes. Je ne le savais pas plus qu'un autre, mais, quant à moi, je voulais réussir à prouver qu'il y avait bien un rapport entre la lèpre et la fausse dévotion ; et même que c'était

leur réputation de malade qui avait conduit les populations à faire des « cagots » des croyants hypocrites – et j'étais en train d'y parvenir, bizarrement, grâce au jansénisme.

Je commençais mes révisions dans la petite bibliothèque de théologie, jouxtant l'Institut, lorsque j'aperçus Judith, accompagnée d'un étudiant que je ne connaissais pas. Ils ne me virent pas, je ne signalai pas ma présence et me replongeai dans mes cours. À midi, j'éteignis la lampe et abandonnai ma table de travail. J'avais rendez-vous avec Samuel au restaurant universitaire.

Nous bavardions en déjeunant lorsque je vis de nouveau Judith avec le même garçon. Elle m'aperçut cette fois-ci, vint me saluer et s'installa quelques tables plus loin.

« Vous êtes en froid ?

– J'ai rompu. Qui est le type avec elle ?

– Quel type ?

– Peu importe. »

Je ne pus reprendre le cours de mon travail cet après-midi-là. L'attention m'avait quitté. Je rangeai mes affaires, quittai la bibliothèque, allai me promener. Je profitai des premiers beaux jours, de la douceur de l'air, pour m'allonger sur la pelouse du parc. « Une petite récréation au soleil et mon teint y gagnera. » Je fermai les yeux et m'endormis.